

LES VÉRITÉS INAVOUABLES  
DE JEAN GENET



*IVAN JABLONKA*

LES VÉRITÉS  
INAVOUABLES  
DE  
JEAN GENET

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27 rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-067940-X

© Éditions du seuil, octobre 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## Liste des abréviations

Les éditions et les abréviations utilisées dans cet ouvrage sont les suivantes :

- CA Jean Genet, *Un captif amoureux*, Gallimard, coll. Folio, 1986.  
CM Jean Genet, *Le Condamné à mort*, in *Œuvres complètes II*, Gallimard, 1951.  
EC Jean Genet, *L'Enfant criminel*, in *Œuvres complètes V*, Gallimard, 1979.  
ED Jean Genet, *L'Ennemi déclaré. Textes et entretiens*, in *Œuvres complètes VI*, édition établie et annotée par Albert Dichy, Gallimard, 1991.  
JV Jean Genet, *Journal du voleur*, Gallimard, coll. Folio, 1949.  
MR Jean Genet, *Miracle de la rose*, Marc Barbezat, L'Arbalète, coll. Folio, 1946.  
NDF Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Gallimard, coll. Folio, 1948.  
PF Jean Genet, *Pompes funèbres*, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1953.  
QB Jean Genet, *Querelle de Brest*, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1953.

Les citations tirées de *'Adame Miroir, Le Balcon, Les Bonnes, Elle, L'Étrange mot d'...*, *Le Funambule, Les Nègres, Les Paravents, Pour « la Belle »* et *Splendid's* renvoient à l'édition de la Pléiade : Jean Genet, *Théâtre complet*, édition présentée par Michel Corvin et Albert Dichy, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2002. La notation « éd. Pléiade » renvoie à cette même édition.

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Deux dépôts d'archives ont été mis à contribution pour cette recherche :

- les Archives de la Ville de Paris (AVP) ;
- les archives de la Direction de l'action sociale, de l'enfance et de la santé (DASES) de la mairie de Paris.

Cette dernière institution conserve le dossier personnel de Jean Genet à l'Assistance publique de la Seine (matricule 192102).

## Introduction

CET ESSAI parle de Jean Genet, un écrivain français né en 1910 et mort en 1986, et de son œuvre à cheval sur trois genres, la poésie, le roman et le théâtre. Il n'est pourtant pas une biographie à proprement parler, ni une monographie du type «sa vie, son œuvre». En revanche, il se veut une réflexion sur un moment d'histoire littéraire française, plus restreint que la vie biologique de Genet, dans lequel interfèrent un individu, une œuvre, un milieu professionnel et une société.

La biographie comme on l'entend habituellement représente souvent une somme aussi minutieuse qu'illusoire. Comme le dit Claude Arnaud, elle réduit une existence à un itinéraire anecdotique, elle fait de la psychologie quand il faudrait saisir le va-et-vient des névroses, elle substitue le calendrier légal au temps profond de l'être, elle accumule les faits au lieu de penser la construction symbolique de l'homme, d'où son étouffante obsession d'exhaustivité qui la rend aussi chimérique que le rêve bourgeois de la carte au un-unième<sup>1</sup>. Cet amoncellement sans fin repose sur l'idée que le moindre détail posséderait un «pouvoir exorbitant d'intelligibilité»<sup>2</sup> et donc que tout oublierait dommageable à la compréhension générale de l'homme.

---

1. C. Arnaud, «Le retour de la biographie: d'un tabou à l'autre», *Le Débat*, n° 54, mars-avril 1989, p. 40-47.

2. J.-C. Passeron, «Le scénario et le corpus. Biographies, flux, itinéraires, trajectoires», *Revue française de sociologie*, n° XXXI, 1990, p. 3 sq. Passeron parle aussi d'une «illusion de la pan-pertinence du descriptible». Sur le thème, voir aussi G. Levi, «Les usages de la biographie», *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n° 6, p. 1325-1336.

Pourtant, la fascination que suscitent la force créatrice et le libre arbitre du «grand homme» — héros politique ou artiste de génie — est trop grande pour que l'historien puisse un jour abandonner totalement l'ambition biographique. Après avoir été désertée par l'école des Annales, qui lui préférait l'étude de la psychologie collective ou des «mentalités», la biographie est revenue en grâce à partir des années 1980, en même temps que la narration, l'événement et l'histoire politique. La parution du *Saint Louis* de Jacques Le Goff marque non un retour pur et simple à la biographie traditionnelle, anecdotique, chronologique et psychologisante, mais un renouvellement du genre, toujours fondé sur l'étude d'un individu et en même temps soucieux d'éclairer la manière dont il s'insère dans un réseau de relations sociales et incarne les évolutions historiques globales. Les structures sociales cessent d'être le contexte-décor dans lequel se promène un acteur. Elles deviennent aussi actives que l'individu lui-même puisque, incorporées par lui, elles le déterminent autant qu'il en joue. Complément de l'analyse des structures sociales et des comportements collectifs, la biographie devient alors une tentative d'histoire totale, un cas d'histoire-problème dans la plus pure tradition des Annales<sup>1</sup>.

Jacques Le Goff rappelle ainsi «la nécessité de chercher un homme à travers l'évolution des structures»<sup>2</sup>. Car Louis IX, à la fois roi et saint, a été composé et recomposé par la bureaucratie royale, les biographies officielles de Saint-Denis et l'hagiographie des ordres mendiants : aussi la recherche doit-elle passer par l'étude de la fonction et de l'image royales au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais, si les archives sont le support grâce auquel l'historien accède au passé, elles le parasitent nécessairement par tous les stéréotypes qu'elles véhiculent. Dans quelle mesure peut-on espérer atteindre un «vrai» Saint Louis à travers les sources produites par des institutions intéressées à le magnifier?

---

1. J. Le Goff, *Saint Louis*, Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires, 1996.

2. J. Le Goff, «Comment écrire une biographie historique aujourd'hui?», *Le Débat*, n° 54, mars-avril 1989, p. 51.

L'historien ne doit donc pas être dupe de la construction *a posteriori* du personnage, et c'est pourquoi Le Goff pose la question provocatrice : Saint Louis a-t-il existé ? N'est-il pas que l'agrégat de *topoi* ? Ce que nous croyons entrevoir de l'individu n'est-il pas que le miroitement de mythes <sup>1</sup> ?

La méthode biographique entretient donc des relations complexes avec les mythes que le grand homme a construits ou laissé construire de son vivant, sans même parler de son destin *post-mortem* <sup>2</sup>. Mais si les historiens se détournent de la biographie soupçonnée d'être trop crédule, les individus visés par l'étude — les écrivains en particulier — s'en méfient pour des raisons inverses, parce qu'ils sont inquiets de ses vertus démystificatrices. L'écrivain comme le critique voudraient croire que la reconnaissance littéraire est le tribut qu'on rend logiquement à la valeur intrinsèque d'une œuvre, et non le produit d'un processus social, voire de véritables luttes symboliques. D'autre part, le désir de l'écrivain proustien de ne faire qu'un avec son œuvre récuse *a priori* toute investigation historique. En revendiquant le pouvoir d'une lucidité totale, l'existentialisme sartrien a élevé l'autobiographie « à une dignité sans précédent » <sup>3</sup>. Cette façon habile de délégitimer les prétentions de l'historien biographe n'est pas celle de Genet, qui préfère le désorienter et se jouer de lui.

Endossant le rôle du révolté asocial, affectant d'être toujours méchant et de mauvaise foi, décidant que sa seule norme sera l'absence de normes, Genet refuse de se laisser fixer par un discours. Quand journalistes et thuriféraires ont cherché à percer les secrets de sa vie, il a brouillé les pistes à dessein, improvisant les rôles, prenant l'interlocuteur à contre-pied, jouant le jeu du mentir vrai, confessant ses mémoires tout en sélectionnant les épisodes. « Découvrez ce que je voulais cacher

---

1. J. Le Goff, *Saint Louis*, *op. cit.*, p. 25 ; J. Le Goff, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui ? », *art. cit.*

2. Voir par exemple la belle étude de S. Luzzatto, *Il corpo del duce*, Turin, Einaudi, 1998. Il y étudie les mésaventures de la dépouille de Mussolini.

3. A. Boschetti, *Sartre et « Les Temps modernes »*. *Une entreprise intellectuelle*, Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, 1985, p. 12.

en vous disant certaines choses», conseille Genet au visiteur venu l'interroger<sup>1</sup>. Bref, il a illustré à la perfection ce que Gérard Genette appelle le paradoxe de l'égotisme stendhalien: une parade, dans tous les sens du terme. Comme le dit l'un de ses biographes, «Genet a disparu derrière son image»<sup>2</sup>.

Il n'est pas vrai pourtant que cette image condamne toute biographie en dérobant le «vrai» Genet. Au contraire, elle en fait partie à part entière; elle constitue une modalité d'accès à la personnalité de Genet et surtout à son institutionnalisation littéraire; elle entre dans une stratégie de survie littéraire, ou plutôt elle conditionne l'existence de l'œuvre tout court, comme une enveloppe nourricière autour d'un embryon. Dans le cas de Genet, il s'agit de deux mythes connexes: celui qui présente Genet comme un paria proscrit par la société et celui qui fait de Genet un rebelle engagé à gauche contre l'ordre établi. Dans l'esprit de leurs inventeurs, ces deux légendes sont liées: par un phénomène d'homologie structurale, Genet aurait lutté aux côtés des opprimés après en avoir été un lui-même. Elles sont liées en effet, mais dans l'ordre chronologique inverse: c'est parce que Genet a été fasciné par le nazisme pendant la Deuxième Guerre mondiale que l'alibi de son enfance malheureuse est nécessaire. Les critiques désireux d'occulter les aspects fascisants de sa pensée et de son esthétique tirent souvent argument de son enfance abandonnée, faisant valoir que Genet, réprouvé depuis son plus jeune âge, n'a défendu les nazis et les miliciens qu'autant qu'ils étaient eux-mêmes réprouvés — d'où la nécessité, pour l'historien, d'explorer les deux mythes l'un après l'autre.

L'enfance de Jean Genet est mal connue et, pour cette raison, elle a prêté à des interprétations aussi orientées qu'approximatives. Plusieurs facteurs expliquent ce malentendu.

L'enfant a été recomposé rétroactivement par la légende

---

1. J. Genet, entretien avec H. Fichte, *ED*, p. 176.

2. J.-B. Moraly, *Jean Genet. La vie écrite*, Éditions de la Différence, 1988, p. 7.

que l'adulte s'est forgée au fil du temps. La figure victorieuse du paria-délinquant-écrivain, que Cocteau et Sartre ont beaucoup contribué à populariser, a happé en retour l'enfant Jean Genet, si bien que beaucoup ignorent même qu'il fut un pupille de l'Assistance publique. Ceci explique dans une large mesure le misérabilisme des récits consacrés aux premières années de Genet. «Dès sa naissance il est le mal-aimé, l'inopportun, le surnuméraire», écrit par exemple Sartre dans son monumental *Saint Genet comédien et martyr*<sup>1</sup>. Depuis, l'opinion commune évoque l'«enfance massacrée» d'un être qui «n'a connu la société que pour en être chassé»<sup>2</sup>.

Du *Condamné à mort à Un captif amoureux*, Genet a glorifié toutes les figures du mal — bandits, assassins, traîtres, indicateurs, nazis, terroristes — et retourné radicalement les valeurs de l'Occident judéo-chrétien. Comme l'a montré Georges Bataille, il a accompli une transgression illimitée qui l'élèverait au-dessus des lois, de la morale et du sacré<sup>3</sup>. Dès lors, nombreux sont ceux qui considèrent l'enfance de Genet comme un prélude à la subversion. Dans le *Journal du voleur*, Genet écrit qu'il s'est reconnu tout jeune «le lâche, le traître, le voleur, le pédé»<sup>4</sup>; pour Sartre comme pour les autres exégètes, sa «conversion au mal»<sup>5</sup> daterait de sa dixième année. Ici la biographie, toujours en quête d'indices avant-coureurs, redouble les efforts du voleur-écrivain pour s'inventer une prédestination à la délinquance et à la prison. Depuis les années 1950, l'enfance de Genet s'est toujours lue à la lumière de ses incarcérations futures. Cette téléologie illusoire est peut-être celle de la biographie en général, qui suppose un cheminement, une course, un parcours orienté «comportant un commen-

---

1. J.-P. Sartre, *Saint Genet comédien et martyr*, in J. Genet, *Œuvres complètes I*, Gallimard, 1952, p. 16.

2. J.-C. Perrier, «Genet enfin pléiadiisé», *Livres Hebdo*, n° 488, 1<sup>er</sup> novembre 2002, p. 24; et C. Bonnefoy, «Genet», *Encyclopaedia Universalis*, tome X, p. 196.

3. G. Bataille, *La Littérature et le mal*, Gallimard, 1957, p. 193 sq.

4. J. Genet, *JV*, p. 198.

5. J.-P. Sartre, *Saint Genet...*, *op. cit.*, p. 61.

cement [...], des étapes et une fin, au double sens, de terme et de but»<sup>1</sup>; mais, dans le cas de Genet, elle joue à plein, comme si les moindres gestes de l'enfant contenaient, en germe, les éclats de l'adulte, comme si, à trois ans comme à dix, Genet était un futur délinquant.

Parallèlement à la détermination pénitentiaire surgit la vocation littéraire. L'enfance de Genet serait entièrement travaillée, tirée en avant, par la littérature: pour tel biographe, c'est le désir d'écriture qui «le mène, à quinze ans, à la Petite-Roquette», car «l'écriture décide de tout» jusque dans les moindres détails<sup>2</sup>. De même que le vol et la prison luisent dans tout acte comme des éclats d'obsidienne, de même la naissance de l'écrivain ne peut être que victoire, épiphanie ou révélation. Les vicissitudes de Genet deviennent alors le «triomphe du génie littéraire sur les fatalités de la naissance et de la vie»<sup>3</sup>. Ce schéma s'applique d'autant plus facilement que Genet, abandonné à six mois, a eu symboliquement l'enfance des héros, des grands conquérants et des prophètes: dans *Le Mythe de la naissance du héros*, Otto Rank montre en effet qu'«il n'y a pas de personnage prédestiné qui vive ses années d'enfance auprès de ses deux parents, dans la chaleur de leur amour commun: tous viennent au monde en quelque sorte de travers, et c'est en cela précisément que consiste leur vocation»<sup>4</sup>. Cette mythologie, qui flatte tout à la fois le narcissisme du créateur démiurge et celui du chercheur en lettres

---

1. P. Bourdieu, «L'illusion biographique», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69.

2. J.-B. Moraly, *Jean Genet. La vie écrite*, op. cit., p. 25, p. 30, p. 40 et p. 105. Placé comme domestique en 1925, «Genet, serviteur le jour, maquillé la nuit des fards de cette Madame si douce, vit déjà la double vie de Claire et Solange» (*ibid.*, p. 28, nous soulignons).

3. J. Robichez (dir.), *Précis de littérature française du XX<sup>e</sup> siècle*, PUF, 1985, p. 316.

4. M. Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, 1977, p. 52. Pour reprendre la terminologie classique de Marthe Robert, on peut dire que Genet écrit tel «l'Enfant trouvé qui, faute de connaissances et de moyens d'action, esquive le combat par la fuite ou la bouderie». Voir O. Rank, *Le Mythe de la naissance du héros*, Payot, coll. Science de l'homme, 2000.

modernes, pervertit complètement la compréhension des premières années de Genet.

La vulgate poursuit en faisant découler de son expérience de paria les engagements futurs de l'écrivain. Chassé dès la prime enfance du cœur des hommes, Genet ne pouvait que prendre la défense de ceux qui font l'objet d'une exclusion. Ses prises de position en faveur des nationalistes à l'époque de la guerre d'Algérie, son combat concret, à partir de la fin des années 1960, aux côtés des Black Panthers, des frères de Soleidad, des Indiens Guaranis et des feddayin palestiniens, et sa dénonciation du massacre de Sabra et Chatila, en septembre 1982, commis par les milices libanaises d'Élie Hobeika sous l'œil indifférent des Israéliens<sup>1</sup>, ont campé Genet en homme de gauche, voire d'extrême gauche, en soldat de la justice et de la dignité humaine. Cette empathie à l'égard des offensés et humiliés l'aurait poussé à ce que les commentateurs appellent pudiquement des dérapages ou des excès. Si Genet a exalté toute sa vie la figure d'Hitler, l'action des nazis et le courage des miliciens (et plus tard la violence légitime de la Fraction Armée Rouge), c'est parce que tous ces anges du mal forment la lie de l'humanité: mis au ban de la communauté humaine, universellement décriés, ils sont odieux à tout un chacun, et c'est la raison pour laquelle Genet, ce coupable-né, a relevé ce défi qui consiste à les défendre envers et contre tous.

Il faut ici rendre hommage à Éric Marty d'avoir refusé, le premier, de «prendre au sérieux l'idée d'un Genet "propalestinien" ou tiers-mondiste»<sup>2</sup>. Non que Genet aurait trompé son monde en soutenant les Black Panthers, en faisant l'éloge de l'URSS et en embrassant la cause de l'OLP. L'ignominie du massacre perpétré à Sabra et Chatila est trop manifeste pour qu'on puisse vouloir décrédibiliser son témoin et premier accusateur. D'autre part, la notoriété de Genet a profité aux causes qu'il a défendues. Qu'il soit de bonne foi ou qu'il nour-

---

1. J. Genet, «Quatre heures à Chatila» (1982), *ED*, p. 243-264. Voir également J. Hankins, *Genet à Chatila*, Babel, 1994.

2. É. Marty, *Bref séjour à Jérusalem*, Gallimard, coll. L'Infini, 2003, p. 188.

risse des arrière-pensées, peu importe : ses amis, notamment dans le monde arabe, sont aujourd'hui encore pleins de gratitude à son endroit.

Mais, tout en prenant activement parti pour les révolutions, tout en étant physiquement présent dans les pays en guerre, Genet a délibérément brouillé le motif de ses adhésions. Il a loué la charge érotique de la révolte et la beauté des combattants, il a laissé planer l'équivoque sur l'opportunité de leur succès, il a glosé sur l'ambiguïté sexuelle du kamikaze palestinien<sup>1</sup> : toute cette ironie cadre mal avec l'esprit de sérieux qui a caractérisé la plupart des révolutions socialistes et les guerres de libération nationale. Dérision, ambivalence, reniement, sensualité, provocation, tous ces thèmes sont propres à la littérature de Genet, tout comme la haine implacable qu'il voue à l'Occident blanc et judéo-chrétien ; mais, en fin de compte, on ne sait plus si le soutien de Genet est d'ordre politique ou sexuel, s'il se dédie aux causes parce qu'elles l'enthousiasment ou parce qu'elles lui permettent de nourrir son nihilisme apocalyptique.

Surtout, le portrait de Genet en fidèle compagnon des révolutionnaires esquive si maladroitement sa fascination pour le nazisme qu'on est en droit de se demander si les paravents où éclate en couleurs vives la révolte des peuples ne dissimulent pas quelque chose d'inavoué — ce qu'Éric Marty nomme l'«angoisse du Bien»<sup>2</sup> et que nous appellerions plutôt l'enchantement du Mal. On acquiescerait plus facilement à la mythologie du «dernier Genet»<sup>3</sup> si elle ne minimisait pas systématiquement son apologie du nazisme, si elle essayait d'expliquer avec toute l'honnêteté requise comment Chatila la barbare peut voisiner sur une même carte avec Oradour la poétique, si enfin elle tentait de penser ensemble l'excitation fasciste, la fièvre révolutionnaire et le péril terroriste. Dans quelle mesure

---

1. Voir É. Marty, *Bref séjour à Jérusalem*, op. cit., p. 151.

2. É. Marty, *Bref séjour à Jérusalem*, op. cit., p. 189.

3. H. Laroche, *Le Dernier Genet. Histoire des hommes infâmes*, Seuil, coll. Fiction et C<sup>ie</sup>, 1997.

ces partis pris *a priori* contradictoires — Mussolini et Che Guevara — ne procèdent-ils pas de la même ivresse de mort, du même ressentiment envers la démocratie libérale et la paix parfois injuste à laquelle elle aspire? Dans la pénombre du crépuscule des dieux, on voit se profiler le romantisme des poètes maudits, dont les branchages s'éploient pour faire éclore d'une part le romantisme du fascisme littéraire, d'autre part le romantisme de la révolution planétaire.

Car Genet a été intellectuellement proche de l'extrême droite littéraire que ses connivences nazies pendant la Deuxième Guerre mondiale ont fort justement désignée à l'opprobre et au mépris. Pourtant, l'auteur du *Miracle de la rose* ne saurait être confondu avec les plunitifs, écrivillons et intellectuels de deuxième catégorie qui ont encouragé la persécution des uns et profité de la censure des autres pour accaparer le monopole de l'expression publique, d'abord parce que Genet a du talent, ensuite parce que sa feuille n'est pas tachée de sang. Le but de cet essai n'est pas principalement de prouver les accointances esthétiques de Genet avec l'idéal d'Hitler et Mussolini, mais de montrer comment cet aspect de son œuvre a été euphémisé au point de devenir le symptôme d'une bizarrerie ou l'expression d'un désarroi ontologique. En faisant de Genet une icône morale, gardienne des opprimés, on trahit sans retour et l'esprit et la lettre de son œuvre, tant il est vrai que Genet célèbre le mal et rien d'autre, se solidarise avec les coupables et avec personne d'autre. L'historien Ian Kershaw souligne d'ailleurs que depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale le nazisme est identifié au mal par excellence<sup>1</sup>, assimilation que Genet a effectuée et saluée dès 1942. Dès lors, Éric Marty a raison de souligner que l'antisémitisme des Drumont et des Maurras est réputé ignoble, alors que celui de Genet est laissé sous le boisseau, le marginal supplicié par la société, juste parmi les justes, étant dédouané de tous ses écarts.

Il reste que cet essai ne saurait en aucun cas être un pam-

---

1. I. Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1997 [1985], p. 53.

phlet contre Genet. Les commentateurs aigris, les inquisiteurs réactionnaires, les procureurs sans cause qui se sont permis de monter en chaire contre Genet, croyant régler son compte à l'Antéchrist lui-même, ont fait preuve de tant de mesquinerie et de petitesse qu'on leur rend service en ignorant leurs vociférations. Maurice Chevaly, dans deux essais assez documentés, concocte une bouillie de Genet en dégénéré, en pervers, en monstre, en sataniste et en sadomasochiste, après avoir cédé la parole à un préfacier qui décrète tout de go que Genet fut un être dénaturé et un cas pathologique<sup>1</sup>. Déjà en 1949, le grand Mauriac avait traité du «cas Jean Genet», proclamant *urbi et orbi* son dégoût pour un «poète de maison centrale» et un «Orphée de la pègre» qui «nous soulève le cœur»<sup>2</sup>. Comme le fait remarquer Derrida, quand on parle du «cas Genet» on est déjà en consultation, on entend dans les couloirs le froissement des uniformes, de la robe de juge et de la camisole<sup>3</sup>. Cet essai tourne donc résolument le dos aux censeurs.

Plus ambigus sont les essais qui analysent le fascisme de Genet. Le critique littéraire doit-il s'arroger le droit de distribuer bons et mauvais points? Faut-il faire de la collaboration et de la Résistance — choix politique et moral — un critère de valeur esthétique, et féliciter Michaux, Eluard, Aragon et Char pour avoir défendu l'«honneur des poètes», Malraux, Sartre et Beauvoir devant être vilipendés pour leurs «légers retards à l'appel», Drieu La Rochelle, Morand, Céline et Brasillach étant basculés dans le panier des «affreux»<sup>4</sup>? Cette classification est inutilement moralisatrice: le lecteur est assez averti pour comprendre tout seul en quoi ces hommes fourvoyés sont des criminels qui, à leur manière et à leur poste, ont concouru au dessein de la Solution finale aux côtés des dignitaires du

---

1. M. Chevaly, *Genet. L'amour cannibale*, Le Temps parallèle, coll. Rencontres, 1989, et *Genet. L'enfer à fleur de peau*, Le Temps parallèle, coll. Rencontres, 1989.

2. F. Mauriac, «Le cas Jean Genet», *Le Figaro littéraire*, 26 mars 1949.

3. J. Derrida, *Glas*, Galilée, 1974, p. 37.

4. F. de Martinoir, *La Littérature occupée. Les années de guerre, 1939-1945*, Hatier littérature, 1995.

Reich, des secrétaires de la Chancellerie à Berlin, des chimistes de la Degesch et des aiguilleurs de Treblinka.

Bien qu'antisémite, Genet ne partage en rien leurs responsabilités, notamment parce que ses romans n'ont eu aucune audience avant la Libération. Ce constat d'ordre chronologique ne doit pas masquer le fait que Genet a de gaieté de cœur tressé les louanges du nazisme. Dans un essai peu connu, Harry E. Stewart et Rob R. McGregor font de Genet un fasciste et un antisémite convaincus, versé après 1960 dans la guerre à outrance contre la civilisation occidentale et héraut d'un nihilisme terroriste et misanthrope<sup>1</sup>. Ces thèses, que nous commenterons plus loin, ne sont pas dénuées d'intérêt ; mais elles sont assénées sur un ton violemment polémique, comme s'il s'agissait — encore et toujours — de dénoncer, de sévir, d'anathématiser. Il est assez malhonnête, d'autre part, de chercher à discréditer un écrivain, fût-il un activiste de l'ultra-gauche, en le présentant comme un extrémiste attelé à la destruction de la société. Les propagandistes qui ont inventé l'affiche de l'homme au couteau entre les dents n'ont pas fait autre chose dans les années 1920. De même, il est intolérable de rejeter les avocats de la cause palestinienne dans les rangs des antisémites, voire des nazis.

Il n'est donc pas question ici de (re)juger Genet, de stigmatiser haut et fort son hérésie relapse, ni même de signaler son cas aux ligues de défense des droits de l'homme. Que Genet soit antisémite ou pronazi, c'est un fait que nous discuterons dans cet essai ; mais qu'on n'attende pas de nous invectives et condamnations. Genet, qui aime tant adopter la posture du lapidé, en serait trop heureux. Jean-Pierre Martin a cru bon de faire part de sa « gêne persistante à l'égard de la fascination exercée par Louis Destouches sur papier Bible »<sup>2</sup>. Tant mieux si ce défoulement verbal est salutaire à l'auteur. Quant à nous,

---

1. H.E. Stewart et R.R. McGregor, *Jean Genet. From Fascism to Nihilism*, Peter Lang, coll. American University Studies, 1993.

2. J.-P. Martin, *Contre Céline ou D'une gêne persistante à l'égard de la fascination exercée par Louis Destouches sur papier Bible*, José Corti, 1997.

nous nous félicitons que l'œuvre de Jean Genet soit entrée dans la «Bibliothèque de la Pléiade», nous nous réjouissons de la fascination qu'il exerce toujours sur les lecteurs plus de soixante ans après son premier poème, nous constatons posément que certains grands esprits ont subi ce que Zeev Sternhell appelle «le charme secret du fascisme» et nous affirmons en toute simplicité que nous tenons Genet pour l'un des plus grands écrivains du xx<sup>e</sup> siècle — ce qui ne signifie pas complaisance, romantisme et «néant pâtreux de bons sentiments»<sup>1</sup>.

Parler de Genet comme d'un «grand écrivain» et lui accoler des superlatifs flatteurs (comme nous venons précisément de le faire) pose problème, surtout pour un auteur qui fonde son pouvoir de séduction sur le dégoût dont il veut être l'objet. Car on ne naît pas «grand écrivain» comme Sartre le raconte dans *Les Mots*, on le devient au terme de luttes menées au cœur de l'institution, à l'aide d'une stratégie qu'il est de bon ton de celer dès lors que le succès est acquis et qu'il découle, par un apparent paradoxe, d'une exclusion revendiquée.

La question de l'accès à l'existence sociale et institutionnelle de Genet est donc capitale. L'analyse des conditions de possibilité socio-historiques de l'individu écrivain et de son œuvre, l'examen de sa progressive construction sociale et de sa valorisation (c'est-à-dire son gain de valeur symbolique), loin de représenter des addenda anecdotiques de la part d'un historien féru de littérature, constituent le fondement d'une étude textuelle. L'historien aura peine à expliquer les théories du style et la structure interne des œuvres, et c'est pourquoi il lira avec plaisir et respect les ouvrages de ses confrères de lettres modernes; mais il peut éclaircir les conditions de la réussite de l'écrivain et les profits symboliques attachés aux genres littéraires, aux thèmes que les œuvres développent et aux opinions politiques qu'elles véhiculent consciemment ou non (car la littérature est toujours une prise de position politique, l'abstention étant en soi une réponse aux questions posées). Il

---

1. É. Marty, *Bref séjour à Jérusalem, op. cit.*, p. 183, note en bas de page.

peut aider à mettre au jour le « processus de canonisation »<sup>1</sup> qui, faisant passer un écrivain d'une geôle anonyme aux manuels scolaires et au programme de l'agrégation, conduit à l'institution les plus réfractaires et les plus sulfureux d'entre eux. Cette démarche ne devrait pas être facultative, tant est révélateur le processus de classification et de classicisation des œuvres auquel l'écrivain participe de plain-pied et pas seulement en donnant des interviews.

La construction sociale d'une œuvre et les stratégies par lesquelles elle s'impose sont inséparables du processus d'écriture lui-même : s'il refuse d'opérer une histoire sociologique des productions culturelles, une « analyse scientifique des conditions sociales de la production et de la réception de l'œuvre d'art »<sup>2</sup>, le critique s'expose à plaquer ses propres préjugés sur ce que l'auteur a voulu dire et a dit, prenant comme postulats de départ des mythes qui sont en fait l'aboutissement d'un long mouvement de valorisation symbolique. On trahit l'œuvre de Genet si l'on persiste à ignorer — par manque d'intérêt ou par croyance scolaire — le contenu historique et la fonction sociale de la transgression qu'il pratique, la teneur du mal qu'il célèbre, et si l'on soutient mordicus que « tout est subversif et agressif dans l'œuvre de Genet »<sup>3</sup>. Les poncifs romantiques colportés par toute une tradition jouent alors à plein, et le commentaire de Genet n'est plus qu'un bla-bla exalté et ronflant : la littérature est insurrection, l'écrivain lézarde l'ordre établi parce qu'« on ne fait pas de littérature avec des bons sentiments », les poètes ont le courage de dire à la société ses quatre vérités, etc. Mais ces abstractions vides de sens font perdre toute force à l'œuvre de Genet, et à la fin on l'enrôle dans n'importe quel combat généreux.

Trois méthodes s'offrent à l'historien sourd aux bavarda-

---

1. P. Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, septembre 1991, p. 14.

2. P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, coll. Points, 1998 [1992], p. 14-15.

3. N. Tafta, *Jean Genet. Une plurilecture*, Éditions Hesse, 2000, p. 114.

ges, et ces trois méthodes sont fécondes<sup>1</sup>. Sur les traces de Gadamer, Jauss utilise le concept d'« horizon d'attente » (cette pré-compréhension de l'œuvre par le lecteur, validée ou infirmée par la lecture), qui fait entrer en résonance les œuvres contemporaines les unes avec les autres et tisse un réseau de sens entre elles<sup>2</sup>. L'horizon d'attente évolue et le critique de 1968 comme celui de l'an 2000 peuvent lire Genet en fonction des préoccupations de leur temps, de leur classe sociale ou de toute autre instance. Pour cette raison même, il nous faut remonter le fil du temps et, traversant à rebours les strates historiques comme Genet aime à le faire lui-même, reconstituer l'horizon d'attente initial, celui de Cocteau par exemple qui a découvert *Notre-Dame-des-Fleurs* dans le Paris occupé du printemps 1943. Dans cet essai, nous tenterons de tirer parti de l'interdépendance synchronique qui relie Genet et d'autres auteurs contemporains. Il ne s'agit pas ici de ressusciter l'histoire littéraire traditionnelle ni de se perdre à comparer Genet avec des écrivains mineurs. Il s'agit plutôt de replacer ses « chefs-d'œuvre » dans une filiation à la fois littéraire, intellectuelle et politique, en tenant compte de ses efforts conscients (de concert avec Sartre) pour s'adapter aux attentes nouvelles des lecteurs d'après-guerre et provoquer en eux une émotion esthétique.

En affirmant que la littérature est une « construction verbale dynamique », Tynianov et les formalistes russes des années 1920 ont restitué au phénomène littéraire toute sa relativité<sup>3</sup>. Le système des œuvres littéraires vit dans le conflit et le mouvement permanents ; les rapports de force qui le traversent le privent de toute stabilité, d'où la nécessité de replacer l'œuvre

---

1. Voir A. Compagnon, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Seuil, 1998, p. 211 sq. ; et R. Pasquier, *L'Évaluation des œuvres littéraires. L'exemple de Jules Verne*, mémoire de DEA, université Paris VIII, 2001, p. 25 sq.

2. H.-R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, coll. Tel, 1978.

3. Voir entre autres I. Tynianov, « De l'évolution littéraire » (1927), dans *Théorie de la littérature*, Seuil, 1966 ; et M. Weinstein, *Tynianov ou la Poétique de la relativité*, Vincennes, 1996.

*Saul Friedländer*

L'Allemagne nazie et les Juifs

1. Les années de persécution (1933-1939)

1997

*Christian Delporte*

Les Journalistes en France

Naissance et constitution d'une profession

1999

*Frédéric Rousseau*

La Guerre censurée

Une histoire des combattants européens

1914-1918

1999

*Valérie Igounet*

Histoire du négationnisme en France

2000

*Laurent Gervereau*

Les Images qui mentent

Histoire du visuel au XX<sup>e</sup> siècle

2000

*Yvan Gastaut*

L'Immigration et l'opinion en France

sous la V<sup>e</sup> République

2000

*George L. Mosse*

La Révolution fasciste

Vers une théorie générale du fascisme

2003

*Jean-Noël Jeanneney*

Leçon d'histoire pour une gauche au pouvoir

La faillite du Cartel (1924-1926)

2004

*Philippe Burrin*  
Apocalypse et ressentiment  
Essai sur l'antisémitisme nazi  
2004

*Shlomo Sand*  
Le XX<sup>e</sup> Siècle à l'écran  
2004

*Jean-Paul Pellegrinetti et Ange Rovere*  
La Corse et la République  
La vie politique, de la fin du Second Empire au début du XXI<sup>e</sup> siècle  
2004

*Robert O. Paxton*  
Le Fascisme en action  
2004